



D'JAZZ NEVERS FESTIVAL JAZZ PLURIEL

(9 NOVEMBRE 2022)

Sur les bords de Loire, le jazz se décline au pluriel depuis trente-six éditions. A chacun son entendement d'une musique dont les racines esthétiques se situent outre-Atlantique mais qui a depuis un bail permis à des musiciens européens de creuser leur propre sillon, fertilisant des visions plus ou moins originales. La journée du 9 novembre, riche de cinq concerts, aura été tout à fait symptomatique des variations multiples du jazz en version française.

PAR JACQUES DENIS PHOTO WALL'ICH

Autour de midi, dans la petite salle de la grande Maison, le trio de la chanteuse **Elise Dabrowski** s'inscrit dans le versant « nouvelle musique » un peu vieillie, elle lyrico-emphatique au micro et eux à son écoute (Fidel Fourneyron au sobre trombone et Olivier Lété à la basse plus barrée), technique impec et maîtrise de tous les effets... Peu de surprises néanmoins à la clef. Au Café Charbon, à 15h pétantes, **Sweet Dog**, un power trio du genre free (Paul Jarret à la guitare, Julien Soro aux claviers, Ariel Tessier aux baguettes), en délivrait une vision plus oblique, le temps de deux morceaux pour plus d'une heure d'un passionnant trip sonore, du modal à l'atonal, du drone aux micro-mélodies Ou quand le out devient in. A 18h30, dans le magnifiquement désuet théâtre municipal logé auprès du palais ducal, l'accordéoniste **Christophe Girard** présentait son répertoire en sextet, une suite en trois parties, ou quand la musique se joue à la lecture d'une partition post-moderne, avec une réelle virtuosité. Soit du jazz entre guillemets, entre les lignes de contre-basse de Claude Tchamitchian et les délicats ébats du batteur François Merville, dont on aurait juste aimé un peu plus qu'ils sortent de l'écrin écrit.

Le soir, à la Maison, grande salle cette fois, les notes bleu nuit se conjugaient aux mots dits. Tout d'abord dans la voix de **Sandrine Bonnaire**, complice du trompettiste **Erik Truffaz** en un dialogue intimiste, Elle diction majuscule pour délivrer un étrange écho à « la Clameur de Lucioles », déambulation poétique de Joël Bastard à travers les ambiances urbaines de Montréal ; lui ponctuant d'un solo cuivré, de quelques touches de clavier, d'effets discrets aussi. Ensuite, **Anne Alvaro**, autre comédienne césarisée, pour incarner les mots composés de Jean Rochard à propos d'une photo de Guy Le Querrec, intitulée « Mariage des sœurs triplées ». L'instantané est le sujet tout trouvé pour une mise en abîme musicale, « Noces Translucides », écrite par le trop mésestimé saxophoniste François Corneloup, où le dit et le joué se répondent et se confondent en des moments qui entendent suspendre le temps, surprendre un instant. Autrement dit, comme une autre manière de faire raisonner l'inqualifiable mot jazz.

Et puis le lendemain, retour à la case départ, petite salle de la Maison, pour écouter **Suzanne**. Soit un trio – l'altiste Maëlle Desbrosses, la clarinetiste basse Héléne Duret et le guitariste Pierre Tereyrol –, trois voix (chacun s'y adonne au micro) qui enchantent par leur manière d'embrasser naturellement tout le monde des musiques, des vertiges baroques à un soupçon de pop, d'un clin d'œil tout sauf pompier à Frank Zappa à une reprise du « Satisfied Mind », standard country folk chanté aussi bien par Bobby Hebb que Jeff Buckley. Une partition qui invite à librement improviser et outrepasser les vieilles histoires de chapelle. Et si c'était aussi, surtout, ça le jazz ?

